

À Bruxelles : congrès de la sylviculture et du carbone carburant

Autor(en): **Aubert, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse**

Band (Jahr): **86 (1935)**

Heft 12

PDF erstellt am: **27.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-784621>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

JOURNAL FORESTIER SUISSE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ FORESTIÈRE SUISSE

86^{me} ANNÉE

DÉCEMBRE 1935

N° 12

Voix de la forêt.

*Allez dans la forêt par un beau jour d'automne,
Sous les tièdes rayons d'un soleil pâissant,
Vous pourrez admirer la plus belle couronne,
La gamme des couleurs que la nature donne
Au feuillage qui meurt et devient jaunissant.*

*Tous les cœurs sont émus par cette féerie !
Le sapin toujours vert, le hêtre couvert d'or,
Les tons étincelants dans toute la série
Laissent l'âme épancher sa douce rêverie
Devant ce magistral et somptueux décor.*

*Forêt silencieuse et pourtant magnifique,
Tu ne résonnes plus comme aux jours de l'été
Du merveilleux concert de ce chantre lyrique,
Du babil de l'oiseau, de sa douce musique;
Et quand il est absent, le cœur est attristé.*

*Prélude aux jours d'hiver, cette feuille qui tombe,
Que le vent chasse au loin dans un vrai tourbillon;
Comme toute grandeur, devant la mort succombe,
Cet éclat passager s'en ira dans la tombe,
Pour refleurir un jour dans la belle saison !*

Chavannes-le-Veyron, novembre 1935.

A. Bettens.

A Bruxelles : Congrès de la sylviculture et du carbone carburant.

Les palabres internationales laissent de nombreux sceptiques. Elles ont souvent tellement déçu les peuples; ils se demandent le pourquoi de ces réunions coûteuses où l'on parle tant pour avancer si peu ! Et l'esprit qui y règne, quel est-il donc ? Celui de la franche et cordiale honnêteté, ou l'autre... ? On a même parfois l'impression que l'art, dans ces assemblées, consiste à dévoiler sans se laisser découvrir... comme à la guerre...

Et pourtant ce n'est qu'en s'approchant, en apprenant à se connaître, que les hommes peuvent espérer voir une fois le jour où les peuples se donneront fraternellement la main. Il faut ces contacts; puisse seulement l'esprit y être bon. Lorsque la science s'en mêle, lorsque les congressistes cherchent sincèrement un idéal, celui de la vérité et du meilleur devenir de l'humanité, les congrès, goutte d'eau dans une mer houleuse, peut-être, ne sont pas inutiles. Ils permettent le choc des idées, la comparaison des conceptions, des activités parallèles vers un même but. Et le résultat peut en être important, sinon pour le présent, du moins pour un avenir qui peut être rapproché.

A Bruxelles, près de l'exposition internationale, en cette ville si sympathique à tant d'égards, il y eut donc un congrès de la sylviculture et du carbone carburant, à fin juillet. Participation vraiment importante : 130 à 150 personnes, venues de nombreux pays. On a parlé relativement peu, on a pensé et constaté, a-t-il semblé, davantage, en cette année où « *semblent chanceler les notions qui nous paraissaient jusqu'ici les plus fortement établies* », a dit si justement le distingué président du congrès, M. le professeur Guinier, directeur de l'école nationale française des eaux et forêts, à Nancy.

Elles chancellent parmi nous, certes, les notions précises que jusqu'à ce jour nous avons eues, de l'utilité matérielle de la forêt et de la mise en œuvre de ses produits. Le bois délaissé, autant comme matière première et matériau de choix que comme combustible ! Telle a été la note dominante du congrès; la sylviculture doit forcément subir le contre-coup de cet état de fait, indéniable. Aurait-il pu en être autrement, car elle est partout la même, cette note; un peu comme un glas prémonitoire, elle retentit dans la plupart des discours. Que faire alors ?

Résumer ici, même très brièvement, tous les exposés entendus au congrès, amplifierait par trop le cadre de ce bref compte rendu. Condensons en trois groupes ce qui nous a paru être le principal des idées émises.

Une exploitation qui ne rend plus cesse d'exister. Même en conservant toute sa valeur morale, la forêt, en maints endroits, ne saurait échapper à cette règle.

M. Blanc, que tous les forestiers romands connaissent bien,

s'est fait le défenseur de cette conception. Dans un magistral rapport, il a fait part au congrès de ses pires craintes à l'endroit de la forêt, dont on se préoccupe d'autant moins que son rendement diminue. Cette thèse a d'autant plus de valeur qu'elle émane d'un esprit neutre, rompu aux questions forestières et enthousiaste de la forêt.

Dans sa France aimée, M. Blanc peut sans hésitation se compter parmi ses plus ardents défenseurs. Son cri d'alarme n'est pas une utopie; il faut voir en face la question que, dans l'esprit de nombre de congressistes, il a si opportunément soulevée à Bruxelles.

Telle une branche quelconque, commerciale ou industrielle, de l'activité économique d'un peuple, il faut que la sylviculture lutte. L'administration forestière, et chacun de ses membres en particulier, doivent se faire les champions de cette bataille, par la plume et par la parole. La valeur du bois doit dès lors s'imprégner dans l'esprit des peuples. Et cela ne se fera pas sans autre. Il faut dans cette campagne un peu de l'âpreté de la lutte pour l'existence, de la crainte du besoin. Autrement, le bois et avec lui la propriété forestière sombreront, à petit feu peut-être, mais ils sombreront.

Une autre cloche, corollaire en somme de la précédente, a été celle dont M. G. Delevoy, chef du service des expériences forestières en Belgique, a été le porte-parole : « *En présence des difficultés qui la menacent, la sylviculture doit cesser de vouloir à tout prix produire beaucoup, pour s'efforcer de produire bien, donc beau et bon.* »

Trêve de quantité, messieurs, visez seulement à la qualité du produit ! Tout est là, pour réussir, dans les décennies prochaines, au cours du siècle qui s'ouvre; car le produit de choix trouve toujours preneur; on paie pour la marchandise de qualité. Au cours des temps passés cet axiome n'a point varié; il reste actuel et demeurera. Et pour ce faire, M. Delevoy préconise le peuplement serré, donc la culture du peuplement (et non celle de l'arbre), qui peut être le grand groupe ou la parcelle. La culture de l'arbre sera presque toujours une erreur dans la recherche du produit de choix. On desserre trop fréquemment et trop tôt le peuplement, on pêche par excès d'isolement; dans nombre de cul-

tures, on élève avec une tendance à la production de bois courts, côniques et noueux. Pour lutter contre le béton et le fer, contre les « similis » de diverses natures, que le bois soit tout d'abord de qualité !

Corroborant, en somme, ce qui précède, c'est au président du conseil général du commerce et de l'industrie du bois, M. J. Evrard, qu'il appartient de faire entendre cette voix. Il caractérise *la valeur du produit forestier sur pied* comme fonction du prix que le commerce peut obtenir pour le produit débité ou en grume. L'instabilité monétaire, l'économie dirigée due, plus fréquemment qu'on ne se l'imagine, à la puissance des grandes banques à même de faire protéger par les Etats les vastes entreprises qu'elles ont financées, ont arrêté les échanges internationaux. Le jeu de l'offre et de la demande ne joue plus, malgré l'énorme consommation de bois de l'Angleterre, accusant presque la moitié de celle de l'Europe entière. Dès lors surgit l'incompréhension des besoins et des impérieuses nécessités de l'industrie du bois par les organisations de transport, les établissements de crédit et le fisc. Il faudrait le *petit crédit forestier*, comme divers pays ont organisé le petit crédit agricole, qui se contente de la garantie des récoltes. Enfin, il faut obtenir de la production des produits de choix et réhabiliter l'emploi du bois de chauffage. A ce défaut, l'économie forestière verra la crise qu'elle traverse s'accroître, de telle manière que la fortune sylvestre nationale diminuera dans des proportions pouvant devenir extrêmement graves.

Il nous a paru que ces trois critères résumaient la note générale, essentielle, du congrès de Bruxelles. Ces questions ne doivent-elles pas, en effet, primer en tous lieux où l'on administre et étudie la forêt ? Ne sont-elles pas vitales par excellence, à cette heure même où nous vivons ? A côté d'elles, les autres ne passent-elles pas au second plan ? Il faut ainsi à l'économie forestière des peuples une orientation nouvelle, peut-être passagère sur divers points, mais il la faut. Et ne semble-t-il pas que, dans ce sens, une collaboration internationale soit précieuse ? . . . quand ce ne serait que pour l'éclosion des idées nouvelles et la manière de les mettre en œuvre. Vraiment, le congrès de Bruxelles a été tout de même un peu différent de ses prédécesseurs. Les choses ont ainsi une histoire. Elle suit celle des peuples, quand elle ne la précède pas.

Et le carbone carburant ? Eh bien ! il a eu, dans le cadre du congrès, sa petite section. Petite en ce sens qu'elle ne réunissait que quelques amis convaincus que *le gaz des forêts* n'est pas une utopie; amis enthousiastes à son endroit et bien persuadés que ce carburant se développera, tôt ou tard, dans un élan incompressible, inarrêtable. Or, il semble que l'élan se dessine; voyez plutôt :

En *France*, on équipe en moyenne 100 véhicules par mois. Les appareils Berliet, Panhard, Gohin et Sabatier sont les plus demandés. Les voitures à gazogène sont complètement exonérées de l'impôt. Il vient de surgir un appareil nouveau, à combustion de bois et réduction de charbon, qui paraît vraiment réaliser un progrès important à tous égards, sur tout ce que les constructeurs ont mis sur le marché à ce jour. — La compagnie des chemins de fer de l'Etat utilise en gazogène ses traverses de bois réformées, carbonisées par un nouveau procédé (de M. l'ingénieur P. Guillaume) pour la propulsion de ses nombreux locotracteurs et l'alimentation de ses centrales électriques. Voilà de quoi vous rendre songeur à l'endroit de nos C. F. F., admirateurs et amoureux des traverses de fer.

En *Italie*, près de 80 omnibus à gaz sont en exploitation à Rome, Milan, Florence, Gênes; d'autres sont en construction. Par décret gouvernemental, *tous les véhicules lourds* devront marcher au carburant national pour le 1^{er} janvier 1938. Les principales firmes d'automobiles (Fiat, Spa, Lancia, etc.) s'occupent activement de ces questions.

En *Allemagne*, un concours de 40.000 km vient d'avoir lieu pour camions à gazogène.

La *Belgique* développe, par son administration militaire, les gazogènes à charbons minéraux.

L'*Autriche*, l'*Angleterre* même pour ses colonies, s'occupent activement de la question. Il doit vraiment disparaître de l'esprit de ses détracteurs que le gaz des forêts soit un leurre, car les perfectionnements et les performances marchent avec une rapidité inespérée.

Nombre de congressistes partirent en excursions forestières dans la Flandre occidentale, à Bruges, ce joyau de la terre belge, de cette terre amie si douloureusement meurtrie, elle, ses enfants, sa famille royale, en si peu de temps. Et c'est pourquoi on ne peut

qu'aimer la Belgique, et les Belges . . . , pourquoi aussi il y a, à Ouchy, tout près du bleu lac Léman, le monument de l'amitié belgo-suisse. Ne l'oublions jamais !

F. Aubert.

Les épicéas de la Rolaz.

Sans doute, les individus d'une même essence forestière, à la plaine et à la montagne, offrent à l'ordinaire des dissemblances plus ou moins marquées, qui sont le fait de la diversité des conditions biologiques auxquelles ils sont soumis. Mais à la montagne, par exemple, à une altitude déterminée, dans une localité de vaste surface, au relief régulier sans accidents de terrain, constituée par un sol et un sous-sol de composition constante, soumise aux mêmes influences atmosphériques, est-ce que les représentants d'une même espèce, disons l'épicéa, ne devraient pas, dans leur généralité, offrir la même physiologie, le même mode de croissance, excepté, bien entendu, ceux qui dans le cours de leur existence ont été victimes d'accidents mutilatoires et se sont dès lors composé un habitus particulier ? Il n'en est rien, car dès que l'on voyage à travers telle ou telle forêt présentant les conditions d'unité et de régularité qui viennent d'être précisées, on se rend bien vite compte que les divers épicéas, membres de l'association, diffèrent sensiblement les uns des autres. On ne s'attendra cependant pas à rencontrer, au sein d'un massif, des sujets à branches longues et largement étalées comme ceux qui peuplent, à l'état dispersé, les pâturages et que la voix populaire appelle « gogants », « achottes » ou « assottes ». La croissance en massif comporte toujours un rétrécissement et un étalement convenable du branchage, de façon que l'arbre jouisse du maximum de lumière possible et que ses voisins soient à même de profiter des mêmes conditions. Mais tout en observant cette particularité, on s'aperçoit bien vite qu'il règne, quant à la forme, une extrême diversité entre les habitants d'une même forêt et placés dans les mêmes conditions. En théorie, ils devraient être semblables, construits sur le même modèle, mais en réalité il n'en est rien.

C'est que l'espèce épicéa (*Picea excelsa*), comme bien d'autres, n'est pas *une* et qu'elle présente de nombreuses variétés et mutations naturelles à caractères héréditaires — abstraction faite des formes d'origine artificielle — épicéas en candélabre à croissance rabougrie causée par l'abroustissement, etc. D'après Schröter (Bull. Soc. bot. suisse, vol. 42, fasc. 2), la *variété* se compose de la somme des individus qui diffèrent des autres individus de la même espèce par plusieurs caractères héréditaires; qui apparaissent en grand nombre, et volontiers côte à côte, à la surface d'un territoire donné et sont reliés avec les représentants d'autres variétés de la même espèce par des formes de passage de nature non hybride. Tandis que sous le nom de *mutation*, on doit entendre la somme des individus qui diffèrent des autres re-